

Mônica Raisa Schpun

L'HISTORIENNE ET LE DESIR DE MEMOIRE. L'HISTOIRE ORALE
DANS LA BIOGRAPHIE DE CARLOTA PEREIRA
DE QUEIROZ (1892-1982)

1. La protagoniste

Carlota Pereira de Queiroz est née le 13 février 1892 à São Paulo, au sein d'une famille des élites locales. Son grand-père paternel était un riche propriétaire terrien de la région de Jundiaí, dans l'intérieur de l'état de São Paulo. Membre du Parti Républicain Pauliste, principal parti politique pendant pratiquement toute la Première république (1889-1930), il figure aussi, en 1870, parmi les fondateurs du quotidien *A Província de São Paulo* (La Province de São Paulo), appelé plus tard *O Estado de São Paulo* (L'Etat de São Paulo), sorte de porte-parole des élites paulistes du café¹. Son grand-père maternel, leader régional important à Lorena, dans le nord-est de l'état, était, lui, un membre du Parti conservateur à la fin de l'Empire. Riche commerçant, mais aussi propriétaire terrien, il se consacrait surtout à l'activité politique, exerçant une forte influence locale. Du côté maternel, Carlota était apparentée à plusieurs familles nobles.

Elle suit sa formation de base dans des institutions publiques (laïques, à l'époque), dont l'enseignement "moderne" a la faveur de ses parents. En fait, l'éducation des femmes des élites se faisait davantage dans des institutions religieuses. Le choix de l'enseignement laïc pour une fille témoigne que les Pereira de Queiroz, comme une partie des élites de l'époque, adhère au Positivisme.

En 1909, Carlota obtient son diplôme d'institutrice. Il s'agit d'un cursus traditionnel pour les jeunes femmes des couches dominantes, qui ne les destine pour autant pas, dans la grande majorité des cas, à une carrière d'éducatrice. La formation est d'ailleurs très générale et ne se focalise pas spécifiquement sur l'exercice de l'enseignement. Carlo-

¹ Produit dont la production et le commerce d'exportation sont, dès la seconde moitié du XIX^e siècle, à l'origine de l'enrichissement du groupe et de son hégémonie économique et politique aussi bien au niveau local que national.

ta ne suit pas la règle dominante: son diplôme obtenu, elle se lance dans la carrière d'enseignante, travaillant comme éducatrice jusqu'en 1922. Cependant, l'éducation est pour elle un métier trop dévalorisé, "sans grand avenir" (Hellstedt: 1977), qu'elle finit par abandonner en s'inscrivant, dès 1920, à la Faculté de Médecine et de Chirurgie de São Paulo. Trois femmes en tout suivent les cours. En 1923, elle change de faculté et s'inscrit à celle de Rio, où elle peut compter sur le soutien du Dr Miguel Couto, célèbre médecin – et où elle trouve aussi une ambiance de capitale: les étudiantes y sont au nombre de cinq, et les rapports avec les collègues hommes lui semblent plus ouverts.

Elle obtient son diplôme de médecin en 1926, année de sa thèse. Il s'agit d'une étude sur le cancer qui lui vaudra le Prix Miguel Couto (Queiroz: 1926). Sa carrière ne fait alors que commencer; elle sera médecin toute sa vie. De 1928 à 1947, elle est chef du laboratoire de la Clinique pédiatrique de la Sainte maison de miséricorde de São Paulo et tient, jusqu'en 1933, un cabinet privé. Plus tard, de 1938 à 1965, elle dirige une clinique hématologique et un laboratoire d'analyses privé. Spécialisée en hématologie, elle occupe, de 1947 à 1952, le poste de chef du service d'hématologie de la Clinique d'obstétrique et de gynécologie de la Faculté de médecine de l'Université de São Paulo. En 1942, elle est la première femme médecin élue membre de l'Académie Nationale de Médecine. Elle appartient aussi à l'organisme similaire en Argentine. Enfin, affirmant ainsi la dimension féminine de cet itinéraire professionnel, elle occupera le poste de première présidente de l'Association Brésilienne des Femmes Médecins (ABMM) de 1961 à 1967.

Cette entrée dans des champs masculins de la vie sociale ne s'épuise pas, pour Carlota, avec sa formation et sa carrière de médecin. En 1933, elle pénètre la vie politique. Elue pour une Assemblée Nationale Constituante, le 3 mai 1933, sur la *Chapa Única por São Paulo Unido!* (Front Unique pour São Paulo Uni!), elle a été la seule femme à signer la Constitution de 1934, aux côtés de 252 Constituants masculins. La Constituante ayant achevé son mandat, elle réussit à se faire réélire, le 14 octobre 1934, par le tout nouveau Parti Constitutionnaliste. Elle est ainsi la première femme député fédéral du pays².

² Le nouveau Code Electoral, édité par Vargas en février 1932, introduit le vote secret et obligatoire pour les plus de 21 ans, et le vote féminin, bien que les femmes de tous les âges y reçoivent le même traitement que les hommes de plus de 60 ans, pour lesquels il n'est pas obligatoire. La Constitution de 1934 établira que le vote féminin n'est obligatoire que pour celles qui exercent une fonction publique rémunérée. Kelly (1932: 14-17; 112-113); *Constituição da República dos Estados Unidos do Brasil*, 1934, articles 108 et 109.

Peu de temps auparavant, le 9 juillet 1932, éclatait à São Paulo la "Révolution Constitutionnaliste"³. Ce mouvement est le résultat, dans ses grandes lignes, du mécontentement des élites paulistes vis-à-vis de la politique centralisatrice du gouvernement de Getúlio Vargas. En effet, celui-ci a mis fin à l'autonomie des états, fort avantageuse pour ces élites du café et pour leur politique de défense de l'économie d'agro-exportation du produit. Derrière le drapeau du retour à l'ordre constitutionnel, aboli par Vargas dès le coup d'Etat qui l'amène au pouvoir en 1930, ces élites réussissent à élargir le mouvement et à lui donner une assise populaire, aux résonances régionalistes.

Carlota Pereira de Queiroz trouvera sa place au sein de ce mouvement et y débutera sa carrière politique. Dans le cadre de la mobilisation générale des Paulistes, un Département des Services Auxiliaires de Guerre est créé, auquel sont subordonnés le Département d'Assistance à la Population Civile et les Services Auxiliaires de Santé. A ces derniers se rattache le DAF - Département d'Assistance aux Blessés - organisé et dirigé par Carlota et par deux de ses amies qui, dès le début des conflits, collaborent à diverses campagnes d'assistance et de soutien aux révolutionnaires. Ainsi, juste avant la création du DAF, Carlota dirigeait, associée à deux autres bénévoles, l'atelier de couture de la Croix Rouge. Spécialisé dans la production de vêtements hospitaliers, cet atelier lui offre un premier contact avec le réseau hospitalier d'urgence, créé et mobilisé autour de la Révolution. Le DAF lui succèdera.

A partir de ce moment, Carlota acquiert une identité véritablement publique. Elle développe des relations avec les leaders du mouvement et c'est clairement en tant que femme et en tant que Pauliste qu'elle sera choisie par un rassemblement d'organisations, notamment féminines, pour faire partie de la liste des candidats de la *Chapa Única por São Paulo Unido!* à l'Assemblée Constituante.

Le coup d'Etat de Getúlio Vargas en novembre 1937 mettra fin au mandat de Carlota et de tous ses collègues, et marquera le début d'une longue période dictatoriale au Brésil, l'*Estado Novo* (1937-1945). Malgré tout, Carlota continuera, pendant plusieurs années, à participer activement à la vie politique, occupant des postes de prestige au sein des partis auxquels elle adhère: d'abord le Parti Constitutionna-

³ Ou "Révolution de 32", mouvement qui pendant 3 mois subira la vigoureuse répression du gouvernement central, finalement victorieux. Le nombre de morts et de blessés est très incertain mais les chiffres donnés par Joseph Love peuvent indiquer l'ampleur du phénomène: selon cet auteur, il faut compter un maximum de 2.100 morts et de 7.600 blessés. Love (1982: 169).

liste, et, plus tard, l'*União Democrática Brasileira* (Union Démocratique Brésilienne) et l'*União Democrática Nacional* (Union Démocratique Nationale – UDN), qu'elle a contribué à fonder. En 1945 et 1950, elle se présente encore comme candidate – malheureuse – aux élections législatives. En 1958, la Convention nationale de l'UDN propose son nom pour une candidature à la Chambre Fédérale, mais elle le refuse. Dans ce parti, elle a fondé et dirigé le Département Féminin pendant plusieurs années; l'électorat féminin étant encore une nouveauté dans les années 1940⁴, développer un discours et encadrer des actions destinées aux électrices n'est pas une tâche de moindre importance.

Parallèlement, elle continue à exercer en tant que médecin jusqu'à un âge avancé, avant que des problèmes de vue ne l'obligent à s'arrêter, au milieu des années 1960. C'est alors qu'elle passe en revue les archives de sa famille et écrit deux livres, un sur chacun de ses grands-pères, où elle tente de retracer l'origine et la personnalité de ses ancêtres (Queiroz: 1965 et 1969). Dans ces ouvrages, la fierté d'appartenir à une ancienne famille et la quête de racines purement paulistes donnent le ton. Célibataire et sans enfants, elle meurt, à l'âge de 90 ans, le 17 avril 1982. Les hommages posthumes seront nombreux. Aujourd'hui, une école primaire et une avenue de São Paulo portent son nom et son buste orne une place dans un des quartiers riches de la ville.

Carlota Pereira de Queiroz a laissé des archives personnelles très importantes, composées de documents de nature très variée, qui témoignent des diverses étapes de son itinéraire, notamment professionnel. Ses neveux et nièces m'ont accordé l'exclusivité de l'accès à cette collection, composée de textes de discours, articles, conférences, interviews, photographies, documents officiels de toute sorte et à une très abondante correspondance, grâce à laquelle j'ai pu, entre autres, dessiner les divers réseaux auxquels elle était liée, leurs éventuels croisements, différences, particularités, les divers types de relations établies avec ses interlocuteurs et enfin aborder son univers privé, même si les sources sont sur ce dernier aspect très discrètes.

Les documents de la collection Pereira de Queiroz sont particulièrement éloquentes sur la vie publique de Carlota, dont elle était visiblement très fière et dont elle a cherché soigneusement à garder la trace, y voyant déjà une dimension historique posthume. Historique

⁴ Après les élections de 1933-1934, il n'y aura pas de nouveau scrutin jusqu'en 1945.

dans un sens traditionnel du terme: elle se voyait digne de figurer dans l'Histoire – “H” majuscule – comme tous les personnages qui, proches du pouvoir, participent aux sphères de décision et témoignent directement des événements politiques décisifs de la nation. Cela dit, il faut tout de même mettre des guillemets sur ce “traditionnel”, puisqu’il s’agit d’une femme, traditionnellement – là oui – et historiquement absente de ces sphères masculines.

2. Les entretiens

L'Histoire orale entre dans cette recherche de façon non exclusive, à côté des autres documents écrits ou iconographiques contenus dans la collection Pereira de Queiroz ou dans d'autres archives que j'ai également visitées. Il me semblait sinon naturel du moins nécessaire d'avoir recours aux témoignages de ceux et celles qui avaient connu Carlota Pereira de Queiroz, alors que j'affrontais la tâche d'écrire une biographie posthume. Dans tous les cas, le fait de pouvoir rencontrer des vivants prêts à parler d'elle était pour moi essentiel.

Les entretiens ont été réalisés à deux moments différents de la recherche. En mars-avril 1996, alors que je me trouvais dans une phase initiale du travail sur les manuscrits, j'ai rencontré dix personnes de l'entourage de Carlota:

- deux médecins, dont un ancien collègue et un cousin germain qui m'a reçu avec son épouse;
- deux collègues politiques;
- deux sœurs, amies de Carlota;
- deux sœurs, cousines éloignées de Carlota, originaires d'une branche appauvrie de la famille et élevées par une tante qui a été la secrétaire particulière de Carlota pendant sa carrière politique (années 1930).

Ensuite, en août 2000, j'ai rencontré les neveux et nièces de Carlota. Ils sont dix au total, mais deux n'étaient pas disponibles: la plus âgée et la plus jeune. J'ai donc interviewé les huit restants. Ils sont les enfants des deux frères de Carlota⁵.

Entre ces deux moments, en février 1999, lors d'un voyage au Portugal, j'ai pu encore rencontrer l'ancienne dame de compagnie de

⁵ Carlota était le troisième enfant de sa fratrie dont les autres quatre étaient: Carlota Pereira de Queiroz (1890-1891); Manoel Elpídio Pereira de Queiroz (1889-1973); Maria Vicentina Pereira de Queiroz (1904-1930) et Alfredo Pereira de Queiroz (1906-1967).

Carlota, une Portugaise ayant vécu plus de 30 ans au Brésil. De 1951 à 1982 elle a été au service des Pereira de Queiroz, d'abord aux côtés de la mère de Carlota, ensuite auprès de celle-ci. Cette dame m'a donné le seul témoignage d'une personne qui, tout en ayant connu de près Carlota et sa famille, ne faisait pas partie de leur milieu social⁶.

Au départ, je voyais les récits oraux comme un moyen de trouver des informations que les autres documents ne m'apportaient pas, y compris en les confrontant à ces derniers et entre eux. Il ne s'agissait pas de chercher à combler des "lacunes" ou de répondre à des questions ponctuelles, mais surtout, grâce aux éléments nouveaux qu'ils apportaient, propres à ce type de source, de pouvoir problématiser la réflexion autour d'un itinéraire plongé dans la légende et dont les sources existantes tendent généralement à lisser les aspérités. De plus, grâce aux récits des Pereira de Queiroz que j'ai pu rencontrer, je pouvais (c'était du moins mon espoir) avoir accès au monde privé de Carlota – ce qui ne veut pas dire secret, mais familial –, approchant l'ambiance familiale qui était en quelque sorte la sienne, malgré le passage du temps et le renouvellement des générations. Je m'attendais à écouter les cousins, neveux et nièces Pereira de Queiroz parler aussi bien d'eux mêmes que de leur famille et de leur tante Carlota.

Plus précisément, grâce aux témoignages, j'entendais m'approcher de mon objet biographique essentiellement de deux façons. Primo, en repérant les milieux dans lesquels vivait et circulait Carlota, milieux sociaux, professionnels et familial. C'est ainsi que j'ai préféré des récits de vie plutôt que des interviews dirigés; j'ai demandé à chacun de mes interlocuteurs une présentation de soi en profondeur – leur enfance, leur famille d'origine, leurs études, leur jeunesse, leur mariage, et ainsi de suite – et, seulement après, qu'ils parlent de leurs rapports avec Carlota et de leurs souvenirs sur elle. Deuxièmement, je comptais donc m'approcher de Carlota grâce à ce qu'on me dirait d'elle, aux diverses facettes et profils donnés. Encore une fois, j'ai préféré des récits plutôt ouverts, où des éléments tout à fait nouveaux et inattendus pourraient émerger.

Je pense avoir eu raison de faire ainsi. Le fait d'avoir amené chacun des interlocuteurs au premier plan, en évitant qu'ils prennent une place de figurant de l'histoire d'un autre, a porté ses fruits sur plusieurs niveaux. Cela a tout d'abord cassé des discours trop figés, des récits forgés à l'avance des dits et des faits de Carlota, des récits em-

⁶ Ce récit a apporté des éléments très différents des autres, impliquant une réflexion spécifique qui ne sera pas développée ici.

plis d'anecdotes. Certains ont été surpris et se sont vus devant l'obligation de revoir ce qu'ils avait préparé pour l'occasion. D'autres, qui avait moins organisé préalablement leurs récits car ils étaient trop jeunes et avaient peu connu Carlota, ont parlé de leur famille dans un moment plus récent, se référant davantage à mes autres interlocuteurs, les cousins plus âgés. Enfin, certains, très minoritaires, il est vrai, ont été complètement insensibles à ma demande, défilant un discours clos et pré-construit. Je ne les ai pas contredits ni coupés car l'excès d'officialité parlait alors très fort et, par contraste avec les autres récits, ils ont été, à leur façon, très éloquents. Je n'ai pas non plus, dans ces derniers cas, cherché un dialogue ou un échange quelconque après la fin de leur récit, en considérant que le sens était inscrit dans la forme qu'ils ont voulu donner à leur intervention, qu'il fallait les intégrer ainsi dans l'ensemble de mes interlocuteurs et tenir compte de celle-ci pour les caractériser, y compris quant à leur rapport à Carlota. Ces récits ont été très utiles. A l'inverse, quand mes interlocuteurs y prenaient goût et semblaient vouloir parler encore, j'en ai profité et j'ai proposé une discussion, à la fin de leur récit. La réserve, la gêne ou le besoin de parler des interviewés ont décidé de ma posture à moi, de mes interventions.

Puisqu'il s'agit de la biographie d'une femme, et d'une femme vue par tous avant tout comme singulière, mon regard ne pouvait pas ne pas s'arrêter de façon privilégiée sur la problématique du genre pour réfléchir sur les entretiens. D'une façon générale, les femmes ont parlé plus volontiers d'elles que les hommes⁷. Ceux-ci ont préféré le plus souvent rester dans une position de commentateurs, d'observateurs. Ce qui n'a pas de rapport avec la vanité ou la modestie, mais plutôt à un besoin plus ou moins fort de prise de parole et d'exploration d'une occasion donnée d'écoute. En effet, ceux parmi les interviewés qui ont manifesté des comportements ou émis des propos de type vaniteux étaient tous des hommes. Pas tant parce qu'ils parlaient d'eux, ce que par ailleurs je leur avais explicitement demandé de faire, mais par leur façon de chercher à souligner et rehausser leurs positions sociales ou leurs opinions. Il me semble que le fait de collaborer, par son témoignage, à la biographie d'une femme – et d'une femme illustre – a pu provoquer un besoin plus accentué d'affirmation chez ces hommes.

⁷ Parmi les descendants de Carlota, ce comportement a été partagé par ses deux neveux les plus jeunes. Ici, une différence de genre s'est doublée d'une autre, de génération. Je développerai cet aspect plus loin, en examinant les témoignages des descendants.

L'image de femme d'exception accolée à la personne de Carlota présente aussi des formes d'expression différenciées entre les récits masculins et féminins. Chez les hommes, l'exception se rapporte avant tout à sa carrière politique et se traduit par des références à son *leadership*, au fait qu'elle était "respectée", qu'elle "se faisait respecter", voire qu'elle était "comme nous". Pour les femmes, l'admiration et les éloges exprimés se focalisent avant tout sur des qualités comme le charisme et la sympathie, particulièrement présentes et soulignées lors des récits. De plus, quant à l'aspect physique de Carlota, les femmes parlent, sinon de beauté, attribut plutôt absent, du moins de charme, d'élégance et, toujours, de charisme, trait apparemment prononcé chez cette femme entourée de beaucoup d'amis⁸. De leur côté, certains hommes n'ont pas hésité à faire référence à sa laideur, à l'absence complète, chez elle, d'atouts physiques perçus comme féminins.

Par rapport au problème de la misogynie enfin, le silence général ne pouvait que soulever ma curiosité et mon intérêt, étant donné le caractère pionnier de la carrière politique de Carlota. A ce propos, la réserve prononcée de celle-ci, qui, selon la grande majorité de ses parents, ne parlait jamais de sujets personnels⁹, s'ajoute à celle des récits de ses collègues. Si de son vivant il n'était ni courant ni convenable pour une femme de son milieu de se lancer dans la politique – et même dans la médecine –, de nos jours cela prend vite une connotation positive et rend d'autant plus rares les références à la misogynie - y compris celle des autres. Cependant, certains interviewés ont attesté, malgré eux, l'existence d'un regard misogyne, bien ancré et par là même inaperçu. En effet, c'est justement en cherchant à présenter les rapports de Carlota avec ses collègues hommes comme étant absolument respectueux, qu'ils ont tenu à souligner qu'elle était vue comme une égale, un "homme", un "être humain". Une dimension diachronique apparaît ici au travers du recours à l'histoire orale: c'est grâce à la persistance de la misogynie chez mes interlocuteurs que je peux identifier son existence chez ceux-ci comme chez d'autres contemporains de Carlota à l'époque où elle les côtoyait dans la politique. Et si la misogynie émerge dans les témoignages recueillis sur un ton presque anodin (du fait même d'être niée), elle était déjà là du vivant de Carlota, et elle est évidemment toujours là¹⁰.

⁸ Sur cela, sa très nombreuse correspondance privée donne des indications irréfutables.

⁹ Et la notion même de ce qui serait de l'ordre du personnel était visiblement très élargie.

3. Les Pereira de Queiroz

En présentant l'itinéraire de Carlota, je me suis référée au régionalisme des élites paulistes du café. Lié à l'histoire du groupe, ce régionalisme comporte un imaginaire qui lui est propre et dont la récupération de l'image du *bandeirante* est un élément central.

Les *bandeirantes*, premiers explorateurs de la région de São Paulo, avaient organisé à partir du XVII^e siècle des expéditions à la recherche d'Indiens à capturer et de minéraux précieux, indépendamment des investissements officiels de la Couronne. Quatre siècles après, dans les premières décennies du XX^e siècle, on récupère l'image de ces pionniers pour en faire non seulement les fondateurs du territoire mais aussi les archétypes du caractère pauliste, des gens courageux et entreprenants. Dans les années vingt, l'image du *bandeirante* est récupérée par les élites enrichies grâce à la production exportatrice de café. Elle explique la réussite économique du café, qui a placé le groupe à la tête du pays, comme étant l'effet du caractère des paulistes: comme les *bandeirantes*, qui ont élargi la frontière du pays en s'enfonçant à l'intérieur des terres, les caféiculteurs conquièrent l'ouest de l'état, avec l'expansion de leurs fermes et des chemins de fer. Mais il s'agit en outre d'une forme de distinction sociale employée par les membres de ces élites, face à une société dont la composition devient de plus en plus complexe, avec le surgissement des couches moyennes urbaines ou la complexification des structures hiérarchiques, y compris au sein des groupes dominants. La revendication d'un héritage de 400 ans, d'une pureté du sang, sont des garanties d'appartenance et de reconnaissance mutuelle¹¹. Cette dimension jouera un rôle fondamental dans les politiques d'alliances entre les familles, où certains noms sont la garantie d'une richesse anciennement acquise, par opposition aux "nouveaux riches", immigrants ou autres. Les familles dont l'ancienneté semble indiscutable se reconnaissent entre elles et savent la valeur sociale de leurs noms. L'efficacité de ces constructions a été très importante; les familles revendiquant la pureté de leurs origines ont été reconnues et appréciées comme telles pendant une très longue période.

¹⁰ Grâce à quelques documents écrits, je peux voir Carlota vivre des situations de misogynie fort agressives et y apporter toute sa lucidité. Queiroz (1934: 39 et 1935).

¹¹ Un tel héritage ressort le plus souvent de la légende: "Quant aux fermiers des familles de l'élite, leur origine ne remontait pas, dans la plupart des cas, au-delà de la deuxième moitié du XVIII^e siècle et, une fois déroulé le fil de la dynastie, on trouvait un mulétier, un commerçant, un trafiquant d'esclaves qui, enrichis par leurs affaires, avaient investi leurs rentes dans la propriété foncière". Abud (1985: 121-122).

La Révolution de 1932 ramène l'image du *bandeirante* sur la scène pauliste. Mais dans ce nouveau contexte, les élites dépossédées du pouvoir et affaiblies par la grande crise du café, déclenchée en 1929, utilisent ce symbole de cohésion dans un autre but, celui de mobiliser la population autour de la lutte constitutionnaliste. Domine alors l'aspect généralisateur de cette représentation, portrait de tout pauliste: brave, courageux, entrepreneur. Avec la victoire de la *Chapa Única* en 1933, les élites locales renforcent les appels régionalistes: São Paulo, pensent-ils, pourra alors récupérer sa place au centre de la scène politique nationale. Cet espace privilégié apparaît à tous comme naturellement mérité, aussi bien à cause de l'histoire glorieuse des paulistes, *bandeirantes*, caféculteurs, que par le civisme dont ils ont fait preuve en 1932.

Certains des parents de Carlota, notamment les plus âgés, sont très pressés de voir publiée sa biographie. De façon plus ou moins accentuée, ils expriment le désir d'y trouver un ouvrage de type hagiographique ; ils construisent des récits plus ou moins lisses, accentuant le caractère singulier et pionnier de Carlota, son importance historique, ses liens avec des gens connus, sa droiture de caractère. De plus, et cela même chez les parents plus jeunes et plus discrets que j'ai rencontré, leurs récits dévoilent une fierté directement liée au nom de famille qu'ils partagent avec leur tante. Ainsi, si l'idéologie des "vieilles familles", décrite ci-dessus, ne vit plus avec toute sa splendeur, elle n'est pas complètement disparue chez les intéressés; les membres de ces familles-là attachent toujours de l'importance au prestige d'un nom qui mérite d'être valorisé car ancien, ancestral ou "traditionnel", comme certains préfèrent dire. L'histoire de Carlota est donc pour sa famille une occasion de revaloriser leur nom. Cette revalorisation est particulièrement recherchée chez les plus âgés qui non seulement ont entendu davantage parler de l'ancienneté prestigieuse de leurs racines, ou qui sont plus près, de par leur formation, de l'idéologie des "vieilles familles", mais qui, de plus, éprouvent un besoin plus important de voir ressurgir une gloire plutôt effacée de nos jours, de se retrouver soudain illuminés par elle.

La question des traditions familiales est apparue fréquemment dans les récits, dans toute son ambiguïté. Parmi les neveux et nièces de Carlota, il existe une grande variété d'âges et même différentes générations¹². Grâce à ces écarts, on peut vérifier un certain renou-

¹² Les deux interviewés les plus jeunes avaient respectivement 36 et 42 ans au moment de l'interview. Les autres, tout en étant des cousins de ceux-ci, reçoivent d'eux l'appellation de "tantes" et "oncles" ; ils avaient entre 71 et 81 ans.

vement dans les modes d'attachement aux traditions héritées et, parallèlement, des résistances qui s'y opposent. Pour les plus jeunes, les "traditions" familiales apparaissent plutôt comme un poids dont ils essaient de se détacher: ils ne se marient pas, ils choisissent un compagnon/une compagne en dehors du groupe, ils ont un métier non traditionnel et hors de l'échelle de prestige social acceptée¹³.

Mais le poids des traditions n'apparaît pas uniquement dans ces écarts; il se fait surtout présent au travers des secrets, des silences et des omissions. Ainsi, l'un des jeunes neveux mentionnés ci-dessus m'a demandé d'éteindre le magnétophone et m'a raconté des événements personnels importants, non connus de sa famille, avec laquelle il pense ne pas pouvoir les partager à cause du traditionalisme dominant. Sa sœur ne m'a pas reçu car elle venait d'avoir un enfant prématuré. En fait, il semble qu'elle fait habituellement de son mieux pour ne pas fréquenter la famille et la situation en question lui a donné un alibi parfait pour éviter un entretien portant justement sur son ascendance, et son histoire familiale. La nièce la plus âgée de Carlota, une sociologue très connue, s'est elle aussi refusée de parler; tout en s'excusant, elle a tenu à me dire que c'était un problème absolument personnel mais qu'elle n'aborderait pas ses rapports avec sa famille.

Une des sœurs de celle-ci, de quelques années plus jeune, a réagi de manière inverse, parlant volontiers et longuement d'elle, de sa vie, de son histoire, de sa famille. Membre d'une famille où le taux de femmes célibataires est très important¹⁴, elle n'a connu une expérience conjugale qu'à l'âge de 50 ans, puis a vécu dix ans à côté de son compagnon, jusqu'au décès de celui-ci. Et de préciser qu'il n'y a pas eu de mariage, mais d'"union". Elle a affirmé qu'à leur âge cela ne comptait plus et qu'elle travaillait dans une ambiance jeune et progressiste¹⁵, grâce à laquelle ses opinions sur la moralité étaient devenues très différentes de celles reçues lors de sa formation et dominantes dans son entourage.

Le rapport au nom, et aux connotations qu'il implique, n'est

¹³ Métiers des trois descendants plus jeunes: géographe, astrologue et peintre. Les métiers traditionnellement prestigieux sont ceux d'avocat ou de médecin ou encore, dans le cas spécifique des Pereira de Queiroz, la carrière intellectuelle, choisie par plusieurs de ses membres et valorisée.

¹⁴ En plus de la tante Carlota, deux des trois sœurs de l'interviewée sont célibataires (les plus âgées).

¹⁵ Comme secrétaire des directeurs d'un grand groupe de presse. L'interviewée accorde une grande importance à cette expérience professionnelle, par l'ouverture d'esprit qu'elle en a tiré.

pourtant pas vécu selon un registre purement négatif ou positif ; il comporte des ambiguïtés. L'intervention de la compagne d'un interviewé à la fin du récit de celui-ci a été, à ce sujet, éloquente. Malgré le rapport plutôt discret que revendique son compagnon vis-à-vis de ses propres origines, elle a voulu souligner la distance sociale qui sépare les Pereira de Queiroz de sa famille d'origine à elle, qu'elle définit comme une famille des couches moyennes plutôt modeste de l'intérieur de l'état de São Paulo. Le contact avec les Pereira de Queiroz lui a présenté un monde jusque là inconnu et l'exemple choisi pour représenter une telle distance a été celui des rituels de table: la première fois qu'elle a participé à un dîner familial, chez la cousine plus âgée de son compagnon, celui-ci lui a donné une petite leçon préalable sur les couverts et ustensiles qu'elle trouverait autour d'elle à table; en y arrivant, elle a compris les raisons de ladite leçon, utile en effet, et a avoué avoir été impressionnée par les habitudes observées lors du repas.

Les différences de génération au sein de la famille s'expriment aussi par les rapports différenciés des neveux et nièces Pereira de Queiroz avec Carlota, ou par les modes d'agir de celle-ci envers eux, différemment décrits. Ainsi, quatre parmi les neveux et nièces les plus jeunes ont parlé de leur tante comme de quelqu'un de distant, d'autoritaire, d'éloigné de la sensibilité des enfants¹⁶. Les trois plus âgés parmi les interviewés, deux femmes et un homme, ont gardé des souvenirs d'un rapport plus proche¹⁷. Si, d'un côté, les derniers ont connu Carlota plus jeune et ont vécu plus d'années en sa compagnie, une telle différence indique aussi des changements au niveaux des mentalités, concernant les rapports entre adultes et enfants au sein d'une famille. Des rapports plus distants et formels entre les générations sont perçus avec plus de naturel par les plus âgés, alors qu'ils sont ressentis par les plus jeunes comme un signe d'autoritarisme, de moindre compréhension, voire de manque d'affection, comme ont fini par dire certains parmi eux. Une différence dans la façon de comprendre l'affection qui traverse ce type de rapport s'introduit entre les générations.

¹⁶ Le plus jeune de tous, non compté parmi ces quatre-ci, avait, pour plusieurs raisons, et pas seulement par une forte différence d'âge, très peu de souvenirs d'elle. De toute façon, né en 1964, il avait 18 ans l'année de la mort de sa tante qui, pendant les cinq ou six dernières années de vie était déjà très malade, de plus en plus coupée des contacts interpersonnels.

¹⁷ Il faut ici tenir compte que la nièce la plus âgée de Carlota, de même que la plus jeune, ne m'ont pas donné leur témoignage (âges respectifs: 82 et 36 ans en 2000).

4. *La réflexion biographique*

En demandant aux parents et aux proches de Carlota de faire d'eux mêmes une présentation approfondie, j'ai vu se construire devant moi une vraie fresque familiale et sociale. Cela a été très important à deux niveaux. Tout d'abord, pour comprendre en profondeur le monde au sein duquel elle s'est formée, dont provenaient ses valeurs (et parfois quelles étaient celles-ci) et son regard sur le monde. Ce qui touche de nombreux domaines. A titre d'exemple, cela m'a certainement aidé à mieux déchiffrer le langage employé dans ses écrits, notamment dans sa correspondance; la façon dont elle s'adresse à son père, à sa mère, aux autres (et vice-versa), selon le type de rapport établi et la situation ; la façon dont elle s'adresse à ses correspondants et interlocuteurs, avec plus ou moins de formalité - et la façon même d'être ou pas formelle, avec ses nuances et gradations. Les codes épistolaires utilisés¹⁸, qui gèrent et racontent les rapports ont gagné beaucoup plus de sens. Ces codes sont non seulement redevables d'un rapport donné, mais aussi d'un temps précis et d'un groupe social. Chacun de ses éléments n'est pas toujours facile à identifier ou à circonscrire. Les grandes transformations sociales, qui touchent directement et profondément les codes de la communication écrite et des rapports personnels, du moins dans le Portugais du Brésil, et les particularismes liés aux classes sociales, me séparent radicalement des codes employés par Carlota et ses pairs. Je suis devenue donc, en quelque sorte, plus intime d'elle, son écriture m'est apparue avec moins de mystère, moins de distances, son raisonnement, dans plusieurs situations, plus compréhensible.

Ensuite, ce qui n'est pas sans rapport avec le point précédant, ces présentations ont contribué à ma compréhension de ce qu'est, de près, une famille des élites paulistes, une "vieille famille". A cette question, une autre réflexion s'est ajoutée – et s'est parallèlement éclairée –, celle de mes rapports avec les Pereira de Queiroz¹⁹. Originaire d'une famille des couches moyennes, petite-fille d'immigrants juifs, je n'avais que très rarement côtoyé des familles des élites, et encore moins de ces élites "traditionnelles". Or, pratiquement toute cette recherche se repose sur des archives privées détenues par les Pereira de Queiroz, notamment par une des nièces de Carlota, avec qui

¹⁸ L'attention que j'ai pu accorder aux codes épistolaires doit beaucoup à la lecture de Dauphin, Lebrun-Pézerat, Pouban (1995).

¹⁹ Sur ce point, l'ouvrage de Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot (1997) a été particulièrement utile.

j'ai eu des rapports plus suivis depuis le début du travail. C'est d'ailleurs elle qui m'a souvent suggéré les noms des personnes susceptibles de me donner leur témoignage et qui, au moment des interviews de la famille, a collaboré à l'organisation des rencontres. Nos rapports sont très cordiaux et respectueux et elle s'est toujours montrée satisfaite du fait que l'écriture de la vie de sa tante me revienne. J'ai retrouvé cette cordialité, à la brésilienne, dans l'accueil très aimable que m'ont réservé ses frères, sœurs et cousins. Le moment des interviews a apporté, malgré tout, une certaine tension, car des discordes familiales m'ont été révélées, en dépit des efforts de discrétion de la part de cette nièce, mon principal interlocuteur, chez qui j'ai travaillé tout au long de la recherche, lors de mes séjours au Brésil, et de la part d'autres de ses frères et sœurs. A la fin de mon dernier séjour, pendant que je travaillais sur les albums de photographie de Carlota, elle a trouvé l'occasion de me dire, très discrètement il est vrai, qu'elle espérait ne pas être déçue par la biographie de sa tante lors de sa parution. S'il m'est arrivé de lui remettre des copies des premiers articles que j'ai publiés sur Carlota, j'ai rapidement arrêté cette attitude, dans un souci de réserve et pour éviter des résistances au moment des interviews. Le savoir, les études et la connaissance méritent beaucoup de respect chez les Pereira de Queiroz. Parmi les dix neveux et nièces de Carlota, quatre sont ou ont été enseignants à l'université et la femme d'un des neveux, présente lors de l'interview de son mari, l'a été elle aussi²⁰. Ainsi, tout en se montrant satisfaits de voir une historienne, ayant un doctorat français²¹, s'occuper de cette histoire, de l'autre, ils ont tout de même l'expectative de l'hagiographie et sont parfois gênés face à des propos critiques²². Enfin, le fait de vivre en Europe depuis le début du travail implique forcément une distance dans ces rapports, limités à mes séjours de travail et à

²⁰ Celle-ci a affirmé avoir eu de très bons rapports avec Carlota, malgré ses origines sociales diverses, qui auraient pu impliquer des résistances; elle explique cette bonne réception auprès de Carlota par sa carrière universitaire, par le goût partagé des études et de la vie intellectuelle.

²¹ Le prestige international et traditionnel de la France est très présent au sein des élites brésiliennes, historiquement francophiles. Les Pereira de Queiroz le sont eux aussi: Carlota avait des rapports très étroits avec la France, ayant reçu la Légion d'Honneur; une de ses nièces et un de ses neveux ont étudié en France, la première ayant publié plus d'un ouvrage en français. Cela a certainement joué dans l'image qu'ils se sont fait de moi et sur le fait qu'ils m'aient ouvert leurs archives en exclusivité.

²² J'ai eu l'impression de reconnaître, dans certains des témoignages recueillis, notamment chez deux neveux de Carlota, des "réponses" très subtiles à des réflexions faites dans le dernier article que j'avais remis à la famille.

un petit échange épistolaire, tenu le plus restreint possible. Certes, tous ces éléments font partie d'une réflexion générale sur ma démarche biographique, mais ils se sont présentés avec plus de force lors des contacts personnels provoqués par les interviews. Les interviews soulèvent tout particulièrement, à l'intérieur de cette réflexion, la difficulté éthique de ce qui peut et doit être raconté, de ce qui doit être gardé secret. Et les rapports à la famille, aux archives familiales, bref, le contexte général de cette recherche, rendent plus complexe cette difficulté.

Pour revenir à la réalisation des interviews, le fait d'avoir été presque toujours chez mes interlocuteurs m'a permis de connaître leurs maisons, les objets qui les entourent, ce qui touche assez souvent au rapport au passé, aux traditions – ou à la modernité –, à la richesse, au pouvoir. Plusieurs parmi eux se sont référés à des objets précis – tableaux, meubles –, à leur pièce d'habitation ou de travail²³; ceux-ci fonctionnent, de façon plus ou moins explicite et intentionnelle, comme indicateurs de leur position sociale, y compris au sein des élites. Dans certains cas, cela a pris une place considérable au cours de l'interview. Ce n'est pas d'ailleurs pour rien qu'un des neveux de Carlota a préféré me recevoir chez sa sœur, et non pas chez lui, et m'a présenté, sans interruption, un discours très officiel et impersonnel, préparé au préalable, exprimant ainsi sa vision de la famille – de son héritage à lui donc, de sa tante, et de la biographie qu'il s'attendait à lire. A l'autre extrême, un autre neveu m'a parlé longuement de son goût accentué pour la musique, goût très fort chez Carlota, vraie mélomane, et m'a montré chez lui un piano de la famille qui, après avoir appartenu à la mère de Carlota, était chez elle, avant d'arriver chez lui. Avec d'autres objets hérités de sa tante, la présence matérielle de l'instrument dans son salon suscite en lui la fierté de l'appartenance au lignage, rend présent le fait qu'il est un Pereira de Queiroz. Ce qui n'est en rien gratuit ou exclusif à lui. Son père, mort tragiquement dans un accident de voiture, était le frère cadet de Carlota, avec qui elle avait un rapport très étroit. Il s'est marié tardivement avec une femme d'une autre origine sociale, qui a été mal acceptée par la famille²⁴. Carlota n'a pas bien vu ce mariage et, après la mort de son frère, est venue chez lui récupérer des objets "de famille", y compris des meubles.

Le rapport aux objets et la présence d'objets de valeur est aussi

²³ Deux anciens collègues de Carlota m'ont reçu dans leur lieux de travail.

²⁴ Toujours vivante, celle-ci a préféré ne pas me rencontrer.

un indicateur de richesse et de familiarité avec la richesse. Cela m'a aidé à mieux situer Carlota et les Pereira de Queiroz au sein des élites paulistes, et à voir le groupe de façon plus nuancée, moins homogène. Pour cela, les interviews faites avec les anciens collègues, amis et amies de Carlota ont elles aussi contribué et, dans l'ensemble, le fait d'avoir vu les lieux d'habitation ou de travail de la majorité d'entre eux a été fondamental.

Enfin, d'un point de vu strictement informatif, les interviews ont complété certains éléments fournis par les documents écrits ou les ont éclairés. Cela notamment en ce qui concerne la vie privée et familiale de Carlota. L'exemple le plus éloquent est celui de la mort prématurée de sa sœur, en 1930, à l'âge de 24 ans. La souffrance de la famille et le deuil permanent de la mère de Carlota, l'ambiance "lugubre" de la maison où vivait Carlota avec ses parents a été décrite et soulignée par la presque totalité des parents interviewés. Cet événement a été très important dans la vie de Carlota, y compris dans sa vie professionnelle; les interviews ont été particulièrement utiles pour comprendre la dimension de ses conséquences chez elle, présentes par bribes dans les sources écrites.

BIBLIOGRAPHIE CITEE

ABUD, K. M. (1985), *O Sangue intemorato e as nobilíssimas tradições (a construção de um símbolo paulista: o Bandeirante)*, doctorat, Université de São Paulo.

Constituição da República dos Estados Unidos do Brasil, 1934, Rio de Janeiro, Imprensa Oficial.

DAUPHIN, C., LEBRUN-PEZERAT, P. et POUBLAN, D. (1995), *Ces bonnes lettres: une correspondance familiale au XIXe siècle*, Paris, Albin Michel.

KELLY, O. (1932), *Código Eleitoral Anotado*, Rio de Janeiro, Oficinas Gráficas Alba, de Moreira e Cardoso.

LOVE, J. (1982), *A Locomotiva: São Paulo na federação brasileira 1889-1937*, Rio de Janeiro, Paz & Terra.

PINÇON, M. et PINÇON-CHARLOT, M. (1997), *Voyage en grande bourgeoisie: journal d'enquête*, Paris, PUF.

QUEIROZ, C. P. de (1926), *Estudos sobre o câncer (indagações clínicas e experimentais)*, Rio de Janeiro, Typ. do Jornal do Commercio, de Rodrigues & C.

QUEIROZ, C. P. de (1934), *Discursos pronunciados na Assembléia Nacional Constituinte de 1934 pela primeira deputada brasileira*, Rio de Janeiro, Oficinas Gráficas do Jornal do Brasil.

QUEIROZ, C. P. de (1935), *Journal de voyage au Rio Grande do Sul*, octobre 1935, manuscrit.

QUEIROZ, C. P. de (1965), *Um Fazendeiro paulista no século XIX (Manoel Elpídio Pereira de Queiroz)*, São Paulo, Comissão Estadual de Literatura/Secretaria do Governo.

QUEIROZ, C. P. de (1969), *Vida e morte de um Capitão-Mor*, São Paulo, Comissão Estadual de Literatura/Secretaria da Cultura, Esportes e Turismo.

QUEIROZ, C. P. de (1977), "Carlota Pereira de Queiroz", in HELLSTEDT, L. McG. (dir.), *Women physicians of the world - autobiographies of medical pioneers*, Washington/London, Hemisphere Publishing Corporation, p. 85-90.